

Les contes de Crocodile River - Extraits

«Cela commença après la saison des pluies. On passa sans transition à une sécheresse de plomb. Les prairies verdoyantes devenaient jaunes à vue d'œil. L'air était immobile comme un éléphant mort. Aussi sec que le désert de Namibie. Tout le monde souffrait. Des jeunes aux vieux on cherchait la plus petite fraîcheur. On s'arrosait, on passait la journée dans les fontaines publiques. On buvait sans presque faire pipi : tout ressortait en suées. Quelques-uns, courageux ou fous, couraient dans les rues. « Pour faire du vent », disaient-ils.»...

(De: Quatre silhouettes)

«Assis sous le grand baobab ils attendent la conteuse. Petits et grands, jeunes et vieux. Ils bavardent comme des moineaux.

« D'où vient-elle ? De Jobourg. Que raconte-t-elle ? L'histoire du vent. »

« Moi je sais, dit l'un. Je connais bien l'histoire. Je sais à quoi sert le vent. Regardez là-haut. Là, dans l'arbre ! Oui, là : le singe, avec sa gueule toute noire. C'est un vervet. Regardez les touffes de poils autour de ses yeux. Il sert à cela le vent : à faire bouger les poils de ses joues. »

« Le vent n'a pas été inventé pour retrousser les poils des vervets, dit un autre. Ce n'est pas sérieux. Il sert à des choses bien plus importantes. Voici la vérité : le vent fait des vagues. Les vagues, si l'on regarde bien, c'est comme une peau ridée et transparente. Sous cette peau on peut voir le sang de la Terre : l'eau ! En remuant la peau, le vent fait circuler ce sang et toutes les choses vivent : les plantes, les animaux, les oiseaux, et même nous. »

« L'eau, une peau ? Tu divagues avec tes vagues. moi j'entends à quoi sert le vent : à fabriquer des cerfs-volants. Sans lui personne n'aurait eu l'idée. Et moi, je ne suis pas folle, je suis allé à l'école. Je peux vous dire : les cerfs-volants sont à l'origine de l'é-lec-tri-ci-té. C'est un monsieur Benjamin Machin qui a trouvé ça un matin... »

« Tu ne connais même pas son nom. Franklin, pas Machin ! Benjamin Franklin. Bon tu ne sais rien et moi je suis malin. Alors je vais te dire : le vent a été créé pour que le lion ne nous sente pas approcher. Il a souvent le nez en l'air, le lion. Et les yeux droit vers le nez. Il louche. Quand il hume l'odeur d'une proie ses yeux la voient immédiatement, même s'il louche. Donc nous nous arrivons par derrière et le lion ne remarque pas notre odeur. »

« Et tu fais quoi par derrière ? Tu attrapes sa queue en disant : minou minou ? Et si tu éternues ?»... *(De: L'histoire du vent)*

Avant le départ

C'est le début d'une journée particulière. Demain plus rien ne sera pareil. Jean-Jacques est prêt. Il a passé la nuit dans la cabane près du fleuve. Les eaux calmes l'ont bercé. Ce matin il se lève tôt. Il regarde le courant. Il revoit des images d'enfance. Les jeux près de la rivière, avec les enfants du village. Un enfant mimait le crocodile. Il restait allongé sur le ventre, comme un noyé, sans bouger. Pas même un doigt. Le visage dans l'eau tant qu'il avait du souffle. Les autres faisaient semblant de ne rien voir. Ils se rapprochaient de lui et détournaient le regard. Soudain l'enfant crocodile sautait et attrapait le gamin le plus proche. Il grognait et le tenait avec ses dents. Les autres hurlaient de peur et de rire. Un jour il y eut vraiment un crocodile. Il attrapa vraiment un enfant. Les parents accoururent et tuèrent le crocodile. On ouvrit son ventre. Dedans il y avait l'enfant. En morceaux. On ne peut pas recoller les morceaux quand il est mort. C'était l'enfance de Jean-Jacques. Il est bon de se rappeler d'où l'on vient quand on part pour un grand voyage.

Jean-Jacques Mutawa a été prénommé ainsi parce sa mère, bien qu'anglophone de naissance, espérait le voir suivre des études supérieures dans une université française. Il ira donc d'abord au lycée de la grande ville, à Johannesburg. Le lycée Jules Vernes. Il préparera un baccalauréat français dans une classe bilingue. Puis il intégrera un campus en région parisienne. Ou ailleurs. Montpellier serait bien : le climat est meilleur. Il pourrait devenir médecin, ou avocat. Peut-être ministre ! Ses parents ont une grande ambition pour Jean-Jacques.

Il a appris à lire et à écrire à l'école du village. « Est-ce suffisant pour entrer au grand lycée ? » se demande-t-il. Suffisant ou non il est inscrit depuis deux mois. Il part demain pour Jobourg. Son bagage est fermé. Il le tient comme s'il avait peur de le perdre. À l'intérieur il y a des cahiers, quelques livres reçus d'un ancien professeur, et des affaires personnelles. Et surtout : son pantalon de toile. Un beau jean bleu tout neuf avec lequel il débutera sa vie de lycéen. Un cadeau de ses parents pour sa nouvelle vie.

Le soleil est haut. Le village brille. Jean-Jacques attend au milieu de la rue de terre. Son père sort de la case familiale avec sa chaise de toile et sa pipe. Il s'assied sous le manguier du jardin. S'installe confortablement. Ajuste sa toque sur sa tête et ses lunettes sur son nez. Les pieds à plat sur le sol, jambes décroisées, une main sur une cuisse. Il tire quelques bouffées de sa pipe et envoie un grand nuage de fumée autour de lui. Sa femme est dans la case ; elle prépare des galettes de riz et de manioc pour le voyage.

- Jean-Jacques, mon fils, viens donc par ici, dit le père. J'ai à te parler.

Jean-Jacques le rejoint avec son bagage. Il est debout devant lui. *(De: La route du nord)*